

Hollande, Renzi et... l'option Di Caprio



Jean-Luc Mélenchon, le leader de la gauche radicale en train de faire bouger les lignes de la politique en France (11% à la Présidentielle de 2012, de 13 à 16% d'après les sondages en 2016) est un homme cultivé : il commence ses allocutions avec Hannah Arendt, il les conclut avec Victor Hugo ou Montaigne et utilise la métaphore de William Shakespeare et de Faulkner au sujet du "bruit et de la fureur"...

Il s'est bien agi de bruit et de fureur pendant la Primaire de la droite et du centre en France, qui a éliminé une armada de victimes excellentes en tête desquels le très agité époux de Carla Bruni, Nicolas Sarkozy, qui sans l'aubaine de l'immunité garantie aux présidents de la République française risque la prison pour une demi douzaine de motifs. — Tsunami du côté de la droite qui a choisi François Fillon, un porte-drapeau catholo-réactionnaire pour contrecarrer les plans du Front National, lui-même ultranationaliste et xénophobe, mais également au Parti Socialiste, que les commentateurs parisiens persistent à présenter comme un parti de gauche alors que l'électorat populaire lui a tourné le dos depuis belle lurette. — On en est là quand François "le Petit" Hollande, par opposition à François "le Grand" Mitterrand, président de 1981 à 1995, annonce qu'il s'exprimera à la télévision pour une allocution qui s'annonce brève et dramatique. — C'est un coup de tonnerre sur l'Hexagone, la surprise est totale pour ses concitoyens et les médias du pays et du monde entier. Le choix devant lui est en zugzwang. Les Français veulent s'en débarrasser à 85% dans le meilleur des cas. Il doit choisir entre trois voies : 1. Se succéder en passant par des Primaires au risque de se faire humilier et de ne plus pouvoir gouverner pendant les cinq mois de mandat qui lui restent. 2. Imiter ceux qui l'ont précédé : De Gaulle, Mitterrand, Chirac et Sarkozy et se représenter directement. 3. Ou renoncer. — Quand il apparaît devant huit millions de Français installés devant leur téléviseur, le suspense est à son comble. Arrière plan bleu azur. Un drapeau franco-européen sur la gauche de l'écran, c'est à dire à sa droite. Une veste et une cravate sombres. Un air lugubre. Une voix basse, triste, monocorde et c'est parti... Hollande s'obstine à défendre un bilan indéfendable, puisqu'il l'a fait plonger sous les 10% d'opinions favorables, y compris chez ses anciens électeurs. — Et d'un coup bam ! La décision irrévocable : "Pour l'intérêt supérieur du pays j'ai décidé de ne pas me représenter..." Vide embarrassant

qui rappelle les adieux de Giscard d'Estaing en 1981... Le futur ex président disparaît sur la gauche. Bingo ! le roi est nu ! — Sur le fond et sur les analyses purement politiques, je ne m'étendrai pas, c'est l'affaire des Français, c'est à eux de s'en débrouiller. — Me viennent alors à l'esprit d'autres adieux aux armes... Des peuples entiers dans l'attente de la décision du grand homme... La peur, les espoirs, la colère, la déception, le temps qui se dilate et bang ! Le couperet, le verdict, l'irréversibilité de la décision... Cela demande un peu d'imagination, mais le suspense aménagé par le capitaine du pédalo en train de sombrer m'a fait penser à cette scène du "Loup de Wall Street" quand le bandit trader Jordan Belfort (Leonardo Di Caprio) joue avec les nerfs de son équipe de brokers agités, souffle le chaud et le froid, fait durer le suspense pour mieux porter le fer dans la plaie : "Je m'en vais"... Avant de dire que non, c'était une blague : que continue la foire aux millions, "the show must go on", et "j'encule l'Etat fédéral" — La comparaison a ses limites. Holland respecte l'Etat à la tête duquel les Français l'ont élu. Il a gouverné en se contrefichant des promesses qu'il leur a faites, mais en respectant la Constitution... — Un sacré fiasco quand on y pense. Il laisse le pays en état de choc et d'urgence, le parti socialiste qu'il a dirigé pendant onze ans est à la dérive, la droite dure recueille plus de 40% d'adhésions, on en passe et des meilleures.... Evidemment, aux yeux de ses partisans, tout cela est faux. S'il est parti, c'est parce qu'il n'a pas été compris, en fait, il suit les conseils de sa famille, son ex femme, ex-candidate à la présidence en 2012, ses enfants, ses proches... — Entre la France et l'Italie, il y a les Alpes mais surtout une tradition politique à fronts inversés. Ce sont deux sœurs latines, mais le centralisme forcené de Paris contraste avec l'unité inachevée des cités-Etat italiennes : Rome, Milan, Turin, Florence, Naples... Un point commun : la similitude entre le PS réformiste libéral de Hollande et le PD sans la gauche de Renzi : ils font tous les deux partie du Parti Socialiste Européen qui donne la main à la droite ordolibérale et joue les supplétifs quand la finance impose la concurrence « libre et non faussée » et ses traités. — De là à penser que l'insistance de Renzi à faire entrer les diktats de l'Europe dans la constitution italienne lui fasse faire la même fin que Hollande, il n'y a qu'un pas que les Italiens vont avoir fait quand vous lirez cette mine... Hollande comme Renzi, comme Schröder, Blair, Zapatero, Sokrates et tous les leaders socialistes auront fossoyé la gauche de transformation et redonné vigueur aux mouvements populo-nationalistes d'extrême droite. Hollande, en jetant aux orties sa promesse de campagne de combattre "la finance sans visage" et en imposant le "pacte de stabilité" et la "loi travail", a laissé le champ ouvert à Mélenchon, Macron et au FN... — Dans un contexte où Sanders, le premier socialiste US depuis des lustres, a failli battre Hillary Clinton et où l'Autriche risque le fascisme, qu'en sera-t-il de Renzi quand vous lirez ces lignes lundi matin ? — Je me lance. JE suis persuadé que le non a gagné, confirmant la colère des peuples contre leurs élites éclairées. Mais ce sera la victoire de qui ? De l'Armée de bric et de broc qui s'est opposée à lui ? Comment Renzi accueillera-t-il la sanction ? Il s'en ira comme il l'a promis quand il pensait l'emporter ou il cédera à la pression de Berlin en temporisant à la tête du pays le plus anarchique d'Europe ? Quant à moi, je le verrai presque se la jouer à la Di Caprio avec un "je m'en vais", suivi d'un "non, je reste un peu..." — On vit une époque terrifiante, le temps du "bruit et de la fureur" dont parlent Shakespeare, Faulkner et Mélenchon. Les vieilles barbes qui ont fait l'histoire disparaissent les unes après les autres chassées par la mort, leur obsolescence, quelque scandale ou leur incompétence... Alors ne le prenez pas mal, mais quand un des leaders politiques italiens demande à ses concitoyens de ne pas voter avec la tête, mais avec les tripes, je file m'acheter un masque à gaz, on ne sait jamais, ça peut servir... © Mario Morisi, paru dans le *Brescia Oggi* du lundi 5 décembre 2016, adapté de l'italien par lui-même.